Médiévales

Langues, Textes, Histoire

64 | printemps 2013
Temporalités de l'Égypte

Yann COZ, *Rome en Angleterre. L'image de la Rome antique dans l'Angleterre anglo-saxonne du VII^e siècle à 1066*

Paris, Classiques Garnier, 2011, 520 p.

Alban Gautier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/7039>

DOI : 10.4000/medievales.7039

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2013

Pagination : 200-202

ISBN : 978-2-84292-371-6

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Alban Gautier, « Yann COZ, *Rome en Angleterre. L'image de la Rome antique dans l'Angleterre anglo-saxonne du VII^e siècle à 1066* », *Médiévales* [En ligne], 64 | printemps 2013, mis en ligne le 09 septembre 2013, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/7039> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.7039>

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

Tous droits réservés

Yann COZ, *Rome en Angleterre. L'image de la Rome antique dans l'Angleterre anglo-saxonne du VII^e siècle à 1066*

Paris, Classiques Garnier, 2011, 520 p.

Alban Gautier

- 1 Loin de l'Italie, mais étroitement liée à la Ville éternelle : telle est sans doute l'image que beaucoup d'historiens se font du rapport de l'Angleterre à Rome au Moyen Âge. Qu'il s'agisse du Denier de saint Pierre, de la *via Francigena* empruntée par des milliers de pèlerins, ou encore des rapports houleux entre les papes et les rois d'Angleterre, le Moyen Âge classique abonde en exemples de cette relation dialectique au long cours. Le livre de Yann Coz, tiré de sa thèse de doctorat, propose en quelque sorte une archéologie de cette relation en se penchant sur la manière dont les Anglais d'avant la Conquête normande ont appréhendé la romanité et la latinité que le christianisme a apportées aux habitants de l'île, qui avaient dans une large mesure oublié leur passé antique de provinciaux romains. Cette Rome que le christianisme proposait aux nouveaux convertis puis à leurs descendants était certes une Rome avant tout chrétienne, celle des papes et des martyrs, mais l'histoire de la Rome antique, celle des empereurs et des poètes, eut aussi sa place dans la construction d'une romanité à l'anglaise. Si l'auteur ne s'interdit pas des regards sur la Rome la plus récente, chrétienne et « religieuse », c'est surtout la Rome antique, païenne et « politique », qu'il a traquée dans un grand nombre de sources, latines et vernaculaires : livres d'histoire bien entendu, mais aussi ouvrages de grammaire, homélies, textes hagiographiques, diplômes royaux et monnaies.
- 2 Après une brève introduction, le livre s'organise en trois parties chronologiques. Une première partie porte sur les VII^e et VIII^e siècles, qui virent quelques auteurs, souvent majeurs – Aldhelm de Sherborne, Wynfreth/Boniface, Tatwine de Cantorbéry, Bède le Vénérable –, intégrer l'Antiquité romaine à leur propre construction d'une identité chrétienne. Ces auteurs sont étudiés tour à tour, avant un dernier chapitre proposant quelques analyses transversales au regard d'autres sources, en particulier les monnaies

dans lesquelles l'auteur repère quelques influences antiques. Cette référence romaine antique est d'ailleurs inégalement répartie dans cette période : si elle est assez présente chez Aldhelm, elle est beaucoup plus réduite chez Tatwine et Boniface, et Bède s'intéresse autant à l'Empire romain de son temps (c'est-à-dire à Byzance) qu'à celui d'autrefois. Tous ces auteurs ont par ailleurs pour trait commun de ne se pencher sur l'histoire de l'Antiquité romaine que dans la mesure où elle éclaire l'histoire de l'île (Bède) ou celle du christianisme (Aldhelm, Bède). On regrettera seulement ici l'absence d'une réflexion plus poussée sur la première *Vie* de Grégoire le Grand, écrite à Whitby au tournant du VIII^e siècle : la manière dont le texte traite la figure de l'empereur Trajan aurait mérité une étude à part entière.

- 3 La seconde partie se concentre sur quelques années de la fin du IX^e siècle : c'est en effet sous le règne d'Alfred le Grand (871-899), où fut amorcée l'unification politique de l'Angleterre, que l'auteur identifie un tournant dans l'utilisation de la référence à l'Antiquité romaine. Par une sorte de chiasme chronologique, c'est au moment où les Anglo-Saxons commencent à intégrer les apports de la renaissance carolingienne – mais à leur manière singulière et sélective, qui implique en particulier l'usage du vernaculaire – que l'image de la Rome antique se brouille et devient plus difficile à saisir. Les traductions attribuées à Alfred ou réalisées dans son entourage ont certes pu porter sur des textes faisant référence à l'histoire romaine (c'est le cas de la *Consolation de la philosophie* de Boèce, et surtout de l'*Histoire contre les païens* d'Orose), mais elles apparaissent finalement peu intéressées par les réalités historiques antiques : elles multiplient les erreurs chronologiques et peinent à saisir le fonctionnement politique de la République autant que de l'Empire. Tout au plus s'intéressent-elles au fabuleux et au merveilleux, à travers une Rome très orientale qui avait déjà marqué l'œuvre d'Aldhelm. Ainsi, à la différence du discours qui domine alors sur le continent, l'Empire romain n'apparaît pas en Angleterre comme un modèle politique. Déjà assez secondaire dans la période précédente, la référence politique à l'Antiquité romaine s'éloigne plus encore au profit de références elles aussi fondées dans la renaissance carolingienne, comme l'Ancien Testament, mais aussi au profit d'une référence indigène, celle d'un « Âge d'Or » décrit par Bède, celui des temps qui suivirent immédiatement la conversion des Anglo-Saxons.
- 4 La troisième partie dévide l'écheveau pour le siècle et demi qui suit la mort d'Alfred, et qui apparaît en parfaite continuité avec le paradigme mis en place sous son règne : coexistence de l'écriture en latin et en vieil anglais, rareté et caractère très ponctuel de la référence à l'Antiquité romaine, insistance sur le passé anglo-saxon plus que sur le passé romain de l'île, piètre compréhension des maigres informations relatives à l'histoire romaine, intérêt pour les *mirabilia* orientaux qui font de l'Antiquité le temps des monstres et de l'étrange. À la suite de plusieurs historiens récents, Yann Coz tord ainsi le cou au mythe des prétentions impériales des rois anglo-saxons dans les décennies centrales du X^e siècle : le fait que des rois comme Æthelstan (924-939) ou Edgar (957-975) aient utilisé dans leurs diplômes des titres tels que *basileus* ou *imperator* ne doit pas être vu comme le signe d'un programme idéologique cohérent et fondé sur la revendication d'un pouvoir comparable à celui des empereurs romains, mais plutôt comme une tentative, plus lexicale que nostalgique, de trouver des mots pour dire l'hégémonie exercée par ces souverains sur les princes du pays de Galles et du Nord de l'île. Seul Ælfric, auteur au tournant de l'an mil de nombreux traités, homélies et textes hagiographiques, semble s'être un peu intéressé à l'Antiquité romaine, et l'auteur lui

attribue avec une grande (et nécessaire) prudence une tentative de proposer le modèle politique romain au roi Æthelred II (978-1016).

- 5 Cette histoire de « Rome en Angleterre » est menée de manière méthodique : chaque dossier, chaque auteur est examiné, l'un après l'autre, de manière relativement exhaustive. Mais parce que la référence à la Rome antique est somme toute assez rare, l'ouvrage hésite souvent entre deux enquêtes, deux questionnaires distincts : l'étude de « l'image de la Rome antique » dans les sources anglo-saxonnes, de sa signification et de ses usages ; et l'étude de la latinité anglo-saxonne, de ses fondements et de ses pratiques, que l'auteur poursuit souvent pour elle-même, de manière évidemment beaucoup moins exhaustive. Les deux questions sont certes difficiles à distinguer, car l'usage et l'apprentissage du latin peuvent ou non s'accompagner de la découverte et de l'assimilation de la culture romaine, et en particulier de l'histoire romaine. Le traitement par l'auteur des ouvrages grammaticaux produits en Angleterre pendant la période est assez symptomatique de cette double ligne d'étude. Il montre en effet comment, entre le VII^e et le XI^e siècle, les grammairiens anglo-saxons ont peu à peu adapté leurs sources (dont les traités de Donat et de Priscien) en éliminant la plupart des exemples ayant trait à la culture romaine et païenne pour les remplacer par des exemples chrétiens, puis indigènes : dans la grammaire latine d'Ælfric, écrite en vieil anglais, *episcopus* et *Beda* deviennent des modèles de déclinaison. Ce trait procède sans nul doute d'une hostilité au paganisme antique, mais témoigne-t-il d'un désintérêt pour l'Antiquité romaine ou d'un souci pédagogique d'adaptation à l'horizon culturel des élèves ? L'étude des grammaires permet en tout cas de montrer que, pour des auteurs comme Ælfric, l'apprentissage du latin était avant tout technique et déconnecté de tout savoir portant sur la civilisation romaine.
- 6 La moisson de Yann Coz semble donc *a priori* assez maigre : la référence à la Rome antique dans l'Angleterre anglo-saxonne est globalement rare, sporadique, limitée à quelques grands auteurs tels qu'Aldhelm, Bède ou Ælfric ; et même chez eux elle est tronquée, souvent mal comprise, car ces auteurs ont eu du mal à concevoir l'altérité profonde qui existait entre le système politique romain et leur propre horizon politique – cette remarque vaut d'ailleurs autant pour la Rome républicaine que pour la Rome impériale, même si la seconde a globalement plus intéressé nos auteurs, sans doute avant tout parce qu'elle constituait le cadre d'épisodes importants de l'histoire sainte : la naissance du Christ, la Guerre juive et la destruction du Temple, les persécutions, la conversion de Constantin, l'invention de la Croix par sainte Hélène. Mais la maigreur même de la moisson constitue le principal intérêt du livre : contrairement à ce que l'on aurait pu croire à la lecture de Bède et d'autres auteurs ayant exalté le lien privilégié établi, depuis l'époque de Grégoire le Grand, entre les Anglais et la Ville éternelle, les Anglo-Saxons se sont assez peu intéressés à l'Antiquité romaine. En cela, Yann Coz nous rappelle que la culture – et même la haute culture – d'un peuple ne se résume pas à ce que nous en disent ses plus grands écrivains.